

Vautrin.

Personnages

JACQUES COLLIN, *DIT* VAUTRIN.
LE DUC DE MONTSOREL.
LE MARQUIS ALBERT, *SON FILS*.
RAOUL DE FRESCAS.
CHARLES BLONDET, *DIT* LE CHEVALIER DE SAINT-CHARLES.
FRANÇOIS CADET, *DIT* PHILOSOPHE,
COCHER.
FIL-DE-SOIE, *CUISINIER*.
BUTEUX, *PORTIER*.
PHILIPPE BOULARD, *DIT* LAFOURAILLE.
JOSEPH BONNET, *VALET DE CHAMBRE DE LA DUCHESSE DE MONTSOREL*.
UN COMMISSAIRE
LA DUCHESSE DE MONTSOREL. (LOUISE DE VAUDREY).
MADEMOISELLE DE VAUDREY, *SA TANTE*.
LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.
INÈS DE CHRISTOVAL, *PRINCESSE D'ARJOS*.
FÉLICITÉ, *FEMME DE CHAMBRE DE LA DUCHESSE DE MONTSOREL*.
DOMESTIQUES, GENDARMES, AGENS, ETC.

La scène se passe à Paris, en 1816, après le second retour des Bourbons.

[5] Acte Premier

Un salon à l'hôtel de Montsorel.

Scène première

La Duchesse de Montsorel, Mademoiselle de Vaudrey.

LA DUCHESSE.

Ah ! vous m'avez attendue, combien vous êtes bonne !

MADEMOISELLE DE VAUDREY.

Qu'avez-vous, Louise ? Depuis douze ans que nous pleurons ensemble, voici le premier moment où je vous vois joyeuse : et pour qui vous connaît, il y a de quoi trembler.

LA DUCHESSE.

Il faut que cette joie s'épanche, et vous, qui [6] avez épousé mes angoisses, pouvez seule comprendre le délire que me cause une lueur d'espérance.

MADEMOISELLE DE VAUDREY.

Seriez-vous sur les traces de votre fils ?

LA DUCHESSE.

Retrouvé !

MADemoiselle de VAUDREY.

Impossible ! Et s'il n'existe plus, à quelle horrible torture vous êtes-vous condamnée ?

LA DUCHESSE.

Un enfant mort a une tombe dans le cœur de sa mère ; mais l'enfant qu'on nous a dérobé, il y existe, ma tante.

MADemoiselle de VAUDREY.

Si l'on vous entendait ?

LA DUCHESSE.

Eh ! que m'importe ! je commence une nouvelle [7]vie et me sens pleine de force pour résister à la tyrannie de Monsieur de Montsorel.

MADemoiselle de VAUDREY.

Après vingt-deux années de larmes, sur quel événement peut se fonder cette espérance ?

LA DUCHESSE.

C'est plus qu'une espérance ! Après la réception du roi, je suis allée chez l'ambassadeur d'Espagne, qui devait nous présenter l'une à l'autre, Madame de Christoval et moi : j'ai vu, là, un jeune homme qui me ressemble, qui a ma voix ! Comprenez-vous ? Si je suis rentrée si tard, c'est que j'étais clouée dans ce salon, je n'en ai pu sortir, que quand il est parti.

MADemoiselle de VAUDREY.

Et sur ce faible indice, vous vous exaltez ainsi !

LA DUCHESSE.

Pour une mère, une révélation n'est-elle pas le plus grand des témoignages. À son aspect, il m'a passé comme une flamme devant les yeux, ses regards ont ranimé ma vie, et je me suis sentie heureuse.

[8]VAUTRIN.

Enfin, s'il n'était pas mon fils, ce serait une passion insensée !

MADemoiselle de VAUDREY.

Vous vous serez perdue !

LA DUCHESSE.

Oui, peut-être ! On a dû nous observer : une force irrésistible m'entraînait, je ne voyais que lui, je voulais qu'il me parlât, et il m'a parlé, et j'ai su son âge : il a vingt trois ans, l'âge de Fernand !

MADemoiselle de VAUDREY.

Mais le duc était là ?

LA DUCHESSE.

Ai-je pu songer à mon mari ? J'écoutais ce jeune homme, qui parlait à Inès. Je crois qu'ils s'aiment.

MADemoiselle de VAUDREY.

Inès, la prétendue de votre fils le marquis ? Et pensez-vous que le duc n'ait pas été frappé de cet accueil fait à un rival de son fils ?

[9] LA DUCHESSE.

Vous avez raison, et j'aperçois maintenant à quels dangers Fernand est exposé. Mais je ne veux pas vous retenir davantage, je vous parlerais de lui jusqu'au jour. Vous le verrez. Je lui ai dit de venir à l'heure où Monsieur de Montsorel va chez le roi, et nous le questionnerons sur son enfance.

MADemoiselle de VAUDREY.

Vous ne pourrez dormir, calmez-vous, de grâce... Et d'abord renvoyons Félicité, qui n'est pas accoutumée à veiller.

Elle sonne.

FÉLICITÉ, *entrant.*

Monsieur le duc rentre avec Monsieur le marquis.

LA DUCHESSE.

Je vous ai déjà dit, Félicité, de ne jamais m'instruire de ce qui se passe chez Monsieur. Allez.

MADemoiselle de VAUDREY.

Je n'ose vous enlever une illusion qui vous donne [10] tant de bonheur ; mais quand je mesure la hauteur à laquelle vous vous élevez, je crains une chute horrible : en tombant de trop haut, l'âme se brise aussi bien que le corps, et laissez-moi vous le dire, je tremble pour vous.

LA DUCHESSE.

Vous craignez mon désespoir, et moi, je crains ma joie.

MADemoiselle de VAUDREY, *regardant la duchesse sortir.*

Si elle se trompe, elle peut devenir folle !

LA DUCHESSE, *revenant.*

Ma tante, Fernand se nomme Raoul de Frescas.

[11] Scène II

Mademoiselle de Vaudrey, seule.

Elle ne voit pas qu'il faudrait un miracle pour qu'elle retrouvât son fils. Les mères croient toutes à des miracles. Veillons sur elle ! Un regard, un mot la perdrait ; car si elle avait raison, si Dieu lui rendait son fils, elle marcherait vers une catastrophe plus affreuse encore que la déception qu'elle s'est préparée. Pensera-t-elle à se contenir devant ses femmes ?

[12] Scène III

Mademoiselle de Vaudrey, Félicité.

MADemoisELLE DE VAUDREY.

Déjà ?

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse avait bien hâte de me renvoyer.

MADemoisELLE DE VAUDREY.

Ma nièce ne vous a pas donné d'ordres pour ce matin ?

FÉLICITÉ.

Non, Mademoiselle.

MADemoisELLE DE VAUDREY.

Il viendra pour moi, vers midi, un jeune homme nommé Monsieur Raoul de Frescas : il demandera peut-être la duchesse ; prévenez-en Joseph, il le conduira chez moi.

Elle sort.

[13] Scène IV

Félicité, seule.

Un jeune homme pour elle ? Non, non. Je me disais bien que la retraite de Madame devait avoir un motif : elle est riche, elle est belle, le duc ne l'aime pas ; voici la première fois qu'elle va dans le monde, un jeune homme vient le lendemain demander Madame, et Mademoiselle veut le recevoir ? On se cache de moi : ni confidences, ni profits. Si c'est là l'avenir des femmes de chambre sous ce gouvernement-ci, ma foi, je ne vois pas ce que nous pourrons faire. *(Une porte latérale s'ouvre, on voit deux hommes, la porte se referme aussitôt.)* Au reste, nous verrons le jeune homme.

Elle sort.

[14] Scène V

Joseph, Vautrin.

Vautrin paraît avec un surtout, couleur de tan, garni de fourrures, dessous noir, il a la tenue d'un ministre diplomatique étranger en soirée.

JOSEPH.

Maudite fille ! nous étions perdus.

VAUTRIN.

Tu étais perdu. Ah ça ! mais tu tiens donc beaucoup à ne pas te reperdre, toi ? Tu jouis donc de la

paix du cœur ici ?

JOSEPH.

Ma foi, je trouve mon compte à être honnête.

[15] VAUTRIN.

Et, entends-tu bien l'honnêteté ?

JOSEPH.

Mais ça et mes gages, je suis content.

VAUTRIN.

Je te vois venir, mon gaillard ? Tu prends peu et souvent, tu amasses, et tu auras encore l'honnêteté de prêter à la petite semaine. Eh bien, tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à voir une de mes vieilles connaissances arriver à une position honorable. Tu le peux, tu n'as que des défauts, et c'est la moitié de la vertu. Moi, j'ai eu des vices, et je les regrette... comme ça passe ! Et maintenant, plus rien ! Il ne me reste que les dangers et la lutte. Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux.

JOSEPH.

Et les miens ?

VAUTRIN.

Les tiens ?... Ah ! c'est vrai. Quoi qu'il arrive [16]ici, tu as la parole de Jacques Collin de n'être jamais compromis ; mais tu m'obéiras en tout ?

JOSEPH.

En tout ?... Cependant...

VAUTRIN.

On connaît son code. S'il y a quelque méchante besogne, j'aurai mes fidèles, mes vieux. Es-tu depuis long-temps ici ?

JOSEPH.

Madame la duchesse m'a pris pour valet de chambre en allant à Gand, et j'ai la confiance de ces dames.

VAUTRIN.

Ça me va ! J'ai besoin de quelques notes sur les Montsorel. Que sais-tu ?

JOSEPH.

Rien.

[17] VAUTRIN.

La confiance des grands ne va jamais plus loin. Qu'as-tu découvert ?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN, *à part*.

Il devient aussi par trop honnête homme. Peut-être croit-il ne rien savoir. Quand on cause pendant cinq minutes avec un homme, on en tire toujours quelque chose. (*Haut.*) Où sommes-nous ici ?

JOSEPH.

Chez Madame la duchesse, et voici ses appartemens ; ceux de Monsieur le duc sont ici au-dessous ; la chambre de leur fils unique le marquis est au-dessus, et donne sur la cour.

VAUTRIN.

Je t'ai demandé les empreintes de toutes les serrures du cabinet de Monsieur le duc, où sont-elles ?

[18] JOSEPH, *avec hésitation*.

Les voici.

VAUTRIN.

Toutes les fois que je voudrai venir ici, tu trouveras une croix faite à la craie sur la petite porte du jardin ; tu iras l'examiner tous les soirs. On est vertueux ici : les gonds de cette porte sont bien rouillés ; mais Louis XVIII ne peut pas être Louis XV ! Adieu, mon garçon, je viendrai la nuit prochaine. (*À part.*) Il faut aller rejoindre mes gens à l'hôtel de Christoval.

JOSEPH, *à part*.

Depuis que ce diable d'homme m'a retrouvé, je suis dans des transes...

VAUTRIN, *revenant*.

Le duc ne vit donc pas avec sa femme ?

JOSEPH.

Brouillés depuis vingt ans.

[19] VAUTRIN.

Et pourquoi ?

JOSEPH.

Leur fils lui-même ne le sait pas.

VAUTRIN.

Et ton prédécesseur, pourquoi fut-il renvoyé ?

JOSEPH.

Je ne sais ; je ne l'ai pas connu. Ils n'ont monté leur maison que depuis le second retour du roi.

VAUTRIN.

Voici les avantages de la société nouvelle : il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiques ; plus d'attachement, par conséquent, plus de trahisons possibles. (*À Joseph.*) Se dit-on des mots piquants à table ?

JOSEPH.

Jamais rien devant les gens.

[20] VAUTRIN.

Que pensez-vous d'eux, à l'office, entre vous ?

JOSEPH.

La duchesse est une sainte.

VAUTRIN.

Pauvre femme ! Et le duc ?

JOSEPH.

Un égoïste.

VAUTRIN.

Oui, un homme d'état. (*À part*) Il doit avoir des secrets, nous verrons dans son jeu. Tout grand seigneur a de petites passions par lesquelles on le mène ; et si je le tiens une fois, il faudra bien que son fils... (*À Joseph.*) Que dit-on du mariage du marquis de Montsorel avec Inès de Christoval ?

JOSEPH.

Pas un mot. La duchesse semble s'y intéresser fort peu.

[21] VAUTRIN.

Et elle n'a qu'un fils ! Ceci n'est pas naturel.

JOSEPH.

Entre nous, je crois qu'elle n'aime pas son fils !

VAUTRIN.

Il a fallu t'arracher cette parole du gosier comme on tire le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux ! Il y a donc un secret dans cette maison ! Une mère, une duchesse de Montsorel qui n'aime pas son fils, un fils unique ! Quel est son confesseur ?

JOSEPH.

Elle fait toutes ses dévotions en secret.

VAUTRIN.

Bien ! je saurai tout : les secrets sont comme les jeunes filles, plus on les garde, mieux on les trouve. Je mettrai deux de mes drôles de planton à Saint-Thomas-d'Aquin : ils ne feront pas leur salut, mais... ils feront autre chose. Adieu.

[45] Acte Deuxième.

Même décoration que dans l'acte précédent.

Scène première

Joseph, Le Duc.

Joseph achève de faire le salon.

JOSEPH, *à part.*

Couché si tard, levé si matin, et déjà chez Madame : il y a quelque chose ! Ce diable de Jacques aurait-il raison ?

LE DUC.

Joseph. je ne suis visible que pour une seule personne ; si elle se présente, vous l'introduirez ici. C'est un monsieur de Saint-Charles. Sachez si Madame peut me recevoir. (*Joseph sort.*) Ce réveil d'une maternité[46] que je croyais éteinte m'a surpris sans défense. Il faut que cette lutte encore secrète soit promptement étouffée. La résignation de Louise rendait notre vie supportable ; mais elle est odieuse avec de pareils débats. En pays étranger, je pouvais dominer ma femme, ici ma seule force est dans l'adresse et dans le concours du pouvoir. J'irai tout dire au roi, je soumettrai ma conduite à son jugement, et Madame de Montsorel sera forcée de lui obéir. J'attendrai cependant encore. L'agent qu'on va m'envoyer pourra, s'il est habile, découvrir en peu de temps les raisons de cette révolte : je saurai si Madame de Montsorel est seulement la dupe d'une ressemblance, ou si elle a revu son fils après me l'avoir soustrait et s'être joué de moi depuis douze ans. Je me suis emporté cette nuit. Si je reste tranquille, elle sera sans défiance et livrera ses secrets.

JOSEPH, *rentrant.*

Madame la duchesse n'a pas encore sonné.

LE DUC.

C'est bien.

[47] Scène II

Joseph, Le Duc, Félicité.

Le duc examine par contenance ce qu'il y a sur la table et trouve une lettre dans un livre.

LE DUC.

« À Mademoiselle Inès de Christoval. » (*Il se lève.*) Pourquoi ma femme a-t-elle caché une lettre si peu importante ? Elle est sans doute écrite depuis notre querelle. Y serait-il question de ce Raoul ? Cette lettre ne doit pas aller à l'hôtel de Christoval.

FÉLICITÉ, *cherchant la lettre dans le livre.*

Où donc est la lettre de Madame ? l'aurait-elle oubliée ?

[48] LE DUC.

Ne cherchez-vous pas une lettre ?

FÉLICITÉ.

Ah ! — Oui, Monsieur le duc.

LE DUC.

N'est-ce pas celle-ci ?

FÉLICITÉ.

Précisément.

LE DUC.

Il est bien étonnant que vous sortiez au moment où Madame doit avoir besoin de vous ; elle va se lever.

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse a Thérèse ; et d'ailleurs, je sors par son ordre.

LE DUC.

Oh ! c'est bien : vous n'avez pas de comptes à me rendre.

[49] **Scène III**

Le Duc, Joseph, Saint-Charles, Félicité.

Joseph et Saint-Charles arrivent par la porte du fond en s'étudiant attentivement.

JOSEPH, *à part.*

Le regard de cet homme est bien malsain pour moi. (*Au duc.*) Monsieur le chevalier de Saint-Charles.

Le duc fait signe que Saint-Charles peut approcher et l'examine.

SAINT-CHARLES, *lui remet une lettre. À part.*

A-t-il eu connaissance de mes antécédens ? ou veut-il seulement se servir de Saint-Charles ?

LE DUC.

Mon cher...

SAINT-CHARLES, *à part.*

Je ne suis que Saint-Charles.

[50] LE DUC.

On vous recommande à moi comme un homme dont l'habileté, sur un théâtre plus élevé, devrait s'appeler du génie.

SAINT-CHARLES.

Que Monsieur le duc daigne m'offrir une occasion, et je ne démentirai pas ce qu'une telle parole a de flatteur pour moi.

LE DUC.

À l'instant même.

SAINT-CHARLES.

Que m'ordonnez-vous ?

LE DUC.

Vous voyez cette fille, elle va sortir, je ne veux pas l'en empêcher, elle ne doit pourtant pas franchir la porte de mon hôtel jusqu'à nouvel ordre. (*Appelant.*) Félicité ?

FÉLICITÉ.

Monsieur le duc.

Le Duc lui remet la lettre, elle sort.

[51] SAINT-CHARLES, à Joseph.

Je te connais, je sais tout : que cette fille reste à l'hôtel avec la lettre, je ne te connaîtrai plus, je ne saurai rien, et te laisse dans cette maison si tu t'y comportes bien.

JOSEPH, à part.

Lui d'un côté, Jacques Collin de l'autre, tâchons de les servir tous deux honnêtement.

Joseph sort courant après Félicité.

Scène IV

Le Duc, Saint-Charles.

SAINT-CHARLES.

C'est fait, Monsieur le duc. Désirez-vous savoir ce que contient la lettre ?

LE DUC.

Mais, mon cher, vous exercez une puissance terrible et miraculeuse !

SAINT-CHARLES.

Vous nous remettez un pouvoir absolu, nous en usons avec adresse.

LE DUC.

Et si vous en abusez ?

SAINT-CHARLES.

Impossible : on nous briserait.

[53] LE DUC.

Comment des hommes doués de facultés si précieuses les exercent-ils dans une pareille sphère ?

SAINT-CHARLES.

Tout s'oppose à ce que nous en sortions : nous protégeons nos protecteurs, on nous avoue trop de

secrets honorables, et l'on nous en cache trop de honteux pour qu'on nous aime ; nous rendons de tels services qu'on ne peut s'acquitter qu'en nous méprisant. On veut d'abord que pour nous les choses ne soient que des mots : ainsi la délicatesse est une niaiserie, l'honneur une convention, la trahison diplomatique ! Nous sommes des gens de confiance ; et cependant l'on nous donne beaucoup à deviner. Penser et agir, déchiffrer le passé dans le présent, ordonner l'avenir dans les plus petites choses, comme je viens de le faire : voilà notre programme, il épouvanterait un homme de talent. Le but une fois atteint, les mots redeviennent des choses, Monsieur le duc, et l'on commence à soupçonner que nous pourrions bien être infâmes.

LE DUC.

Tout ceci, mon cher, peut ne pas manquer de [54]justesse ; mais vous n'espérez pas, je crois, faire changer l'opinion du monde, ni la mienne ?

SAINT-CHARLES.

Je serais un grand sot, Monsieur le duc. Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est ma position que je voudrais faire changer.

LE DUC.

Et, selon vous, la chose serait très-facile ?

SAINT-CHARLES.

Pourquoi pas, Monseigneur ? Au lieu de surprendre des secrets de famille, qu'on me fasse espionner des cabinets ; au lieu de surveiller des gens flétris, qu'on me livre les plus rusés diplomates ; au lieu de servir de mesquines passions, laissez-moi servir le gouvernement, je serais heureux alors de cette part obscure dans une œuvre éclatante... Et quel serviteur dévoué vous auriez, Monsieur le duc !

LE DUC.

Je suis vraiment désespéré, mon cher, d'employer de si grands talents dans un cercle si étroit, [55]mais je saurai vous y juger, et plus tard nous verrons.

SAINT-CHARLES, *à part*.

Ah ! nous verrons ; — c'est tout vu.

LE DUC.

Je veux marier mon fils...

SAINT-CHARLES.

À Mademoiselle Inès de Christoval, princesse d'Arjos, beau mariage ! Le père a fait la faute de servir Joseph Buonaparté, il est banni par le roi Ferdinand, serait-il pour quelque chose dans la révolution du Mexique ?

LE DUC.

Madame de Christoval et sa fille reçoivent un aventurier qui a nom...

SAINT-CHARLES.

Raoul de Frescas.

LE DUC.

Je n'ai donc rien à vous apprendre ?

[56] SAINT-CHARLES.

Si Monsieur le duc le désire, je ne saurai rien.

LE DUC.

Parlez, au contraire, afin que je sache quels sont les secrets que vous nous permettez d'avoir.

SAINT-CHARLES.

Convenons d'une chose, Monsieur le duc : quand ma franchise vous déplaira, appelez-moi chevalier, je rentrerai dans l'humble rôle d'observateur payé.

LE DUC.

Continuez, mon cher. (*À part.*) Ces gens-là sont bien amusants !

SAINT-CHARLES.

Monsieur de Frescas ne sera un aventurier que le jour où il ne pourra plus mener le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

LE DUC.

Quel qu'il soit, il faut que vous perciez le mystère dont il s'enveloppe.

[57] SAINT-CHARLES.

Ce que demande Monsieur le duc est chose difficile. Nous sommes obligés à beaucoup de circonspection avec les étrangers, ils sont les maîtres, ils nous ont bouleversé notre Paris.

LE DUC.

Ah ! quelle plaie !

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc serait de l'opposition ?

LE DUC.

J'aurais voulu ramener le roi sans son cortège, voilà tout !

SAINT-CHARLES.

Le roi n'est parti, Monsieur le duc, que parce qu'on a désorganisé la magnifique police asiatique créée par Buonaparté ! On veut la faire aujourd'hui avec des gens comme il faut, c'est à donner sa démission. Entravés par la police militaire de l'invasion, nous n'osons arrêter personne, dans la crainte de mettre la main sur quelque prince en [58]bonne fortune ou sur quelque margrave qui a trop dîné. Mais pour vous, Monsieur le duc, on fera l'impossible. Ce jeune homme a-t-il des vices ? Joue-t-il ?

LE DUC.

Oui, dans le monde.

SAINT-CHARLES.

Loyalement ?

LE DUC.

Monsieur le chevalier...

SAINT-CHARLES.

Ce jeune homme doit être bien riche ?

LE DUC.

...Prenez vous-même vos informations.

SAINT-CHARLES.

Pardon, Monsieur le duc ; mais, sans les passions, nous ne pourrions pas savoir grand'chose. Monsieur le duc serait-il assez bon pour me dire si ce jeune homme aime sincèrement Mademoiselle de Christoval ?

[59]LE DUC.

Une princesse ! une héritière ! Vous m'inquiétez, mon cher !

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne m'a-t-il pas dit que c'était un jeune homme ? D'ailleurs l'amour feint est plus parfait que l'amour véritable : voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent ! Il a dû rompre alors avec quelques maîtresses, et délier le cœur, c'est déchaîner la langue.

LE DUC.

Prenez garde, votre mission n'est pas ordinaire ; n'y mêlez point de femmes : une indiscretion vous aliénerait ma bienveillance, car tout ce qui regarde Monsieur de Frescas doit mourir entre vous et moi. Le secret que je vous demande est absolu, il comprend ceux que vous employez et ceux qui vous emploient. Enfin vous seriez perdu, si Madame de Montsorel pouvait soupçonner une seule de vos démarches.

SAINT-CHARLES.

Madame de Montsorel s'intéresse donc à ce jeune [60]homme ? Dois-je la surveiller, car cette fille est sa femme de chambre.

LE DUC.

Monsieur le chevalier de Saint-Charles, l'ordonner est indigne de moi, le demander est bien peu digne de vous !

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc, nous nous comprenons parfaitement. Quel est maintenant l'objet principal de mes recherches ?

LE DUC.

Sachez si Raoul de Frescas est le vrai nom de ce jeune homme, sachez le lieu de sa naissance, fouillez toute sa vie, et tenez tout ceci pour un secret d'état.

SAINT-CHARLES.

Je ne vous demande que jusqu'à demain, Monseigneur.

LE DUC.

C'est peu de temps.

[61] SAINT-CHARLES.

Non, Monsieur le duc, c'est beaucoup d'argent.

LE DUC.

Ne croyez pas que je désire savoir des choses mauvaises ; votre habitude, à vous autres, est de servir les passions au lieu de les éclairer, vous aimez mieux inventer que de n'avoir rien à dire. Je serais enchanté d'apprendre que ce jeune homme a une famille...

Le marquis entrevoit son père occupé, et fait une démonstration pour sortir ; le duc l'invite à rester.

[62] Scène V

Les Mêmes, Le Marquis.

LE DUC, *continuant.*

Si Monsieur de Frescas est gentilhomme, si la princesse d'Arjos le préfère décidément à mon fils, le marquis se retirera.

LE MARQUIS.

Mais j'aime Inès, mon père.

LE DUC, *à Saint-Charles.*

Adieu, mon cher !

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il ne s'intéresse pas au mariage de son fils, il ne peut plus être jaloux de sa femme ; il y a quelque chose de bien grave : ou je suis perdu, ou ma fortune est refaite.

Il sort.